

Une partie de chasse

Du même auteur

Quelques minutes de bonheur absolu

Éditions de l'Olivier, 1993

Points, n° P189

Un secret sans importance

Éditions de l'Olivier, 1996

Points, n° P350

Cinq photos de ma femme

Éditions de l'Olivier, 1998

Points, n° P704

Les Bonnes Intentions

Éditions de l'Olivier, 2001

Points, n° P917

Le Principe de Frédelle

Éditions de l'Olivier, 2003

Points, n° P1180

V.W., Le mélange des genres

(avec Geneviève Brisac)

Éditions de l'Olivier, 2004

Mangez-moi

Éditions de l'Olivier, 2006

Points, n° P1741

Le Remplaçant

Éditions de l'Olivier, « Figures libres », 2009

Points, n° P2439

Dans la nuit brune

Éditions de l'Olivier, 2010

Points, n° P2686

AGNÈS DESARTHE

Une partie de chasse

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.82360.089.6

© Éditions de l'Olivier, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J'aimerais mourir de mort naturelle. Je voudrais vieillir. Personne ne vieillit chez nous. Nous partons dans la fleur de l'âge.

J'aimerais avoir le temps de sortir de l'enfance. Connaître la nostalgie poignante qui étire le cœur des adolescents. Quelque chose en eux pleure l'enfant qu'ils ne sont plus, et c'est un chagrin magnifique et muet.

Je voudrais m'ennuyer, connaître le dégoût. Profiter, ensuite, du soulagement de la maturité.

Je voudrais avoir le temps de connaître l'amour, et le luxe infini du désamour.

« Je ne t'aime plus, c'est fini, ça fait trop longtemps qu'on se fréquente, tu ne me fais plus aucun effet. »

Souvent, pour me faire du mal, pour éprouver jusqu'au bout la cruauté de mon sort, je me joue cette scène impossible, je répète cette réplique que je ne prononcerai jamais.

J'ai beaucoup d'imagination. Il paraît que c'est rare dans notre lignée. Ma mère me l'a dit. Elle me trouvait plus intelligent que les autres. Elle disait qu'elle ne me comprenait pas entièrement. Elle penchait la tête en prononçant ces mots, et le soleil, un instant captif de son iris, me transperçait la rétine.

Elle est morte, bien sûr. Très vite. Elle m'a peu parlé. Nous n'avons le temps de rien, nous autres. Mais elle m'a dit ça quand

même, que j'avais beaucoup d'imagination, et sans doute un cerveau plus gros que celui de mes frères, de mes cousins, de mes ancêtres, alors je m'en sers. Je fais semblant d'être vieux.

Vieux, vieille, vieillard, vieillard, ces mots me font frissonner de douleur et de joie. Ce sont les mots les plus beaux, les plus effroyables et les plus doux de notre langue. J'ose les prononcer. Je sais le risque que je prends. Mon cœur pourrait lâcher par excès de volupté. Mais je parie sur l'excellence de mon cœur, je n'ai pas le choix. Je parie sur l'excellence de chacun de mes organes et de mes muscles. Je suis fait pour durer, pour endurer, pour survivre. Je vais y arriver. Je serai peut-être le seul, mais qui sait ? Une fois mûr et usé, quand les dents me manqueront et que mon sang voyagera moins prestement dans mes veines, je pourrai enseigner aux autres, prendre quelques jeunes sous ma protection et leur confier mes secrets, mes ruses, leur expliquer que c'est possible. « Regardez-moi ! Voyez mes oreilles tombantes et lasses, ma paupière paresseuse qui couvre à moitié mon œil droit. La bosse sur mon dos. Mes moustaches fatiguées. »

Je serai leur prophète, je trouverai un territoire, j'organiserai la résistance. Trop longtemps nous avons subi, trop longtemps nous nous sommes pliés à la fatalité.

Nous n'avons pas de mémoire. Nous n'avons pas le temps d'accumuler les souvenirs, les expériences. À chaque naissance, l'espèce entière repart à zéro, et nous courons, nous sautons, affolés, en zigzag. À peine avons-nous senti le soleil sur notre front, la chaleur du lait maternel dans notre gosier qu'il nous faut quitter le logis, partir, rattraper le retard inscrit depuis l'éternité dans notre code génétique. En retard, en retard, nous

sommes toujours en retard. La menace est gravée en chacun de nous. La menace est notre destin.

Pour l'instant, je suis seul. J'ai trouvé un endroit. Je tiens. Je dois parvenir à penser, à attendre, à m'organiser. C'est contre nature. Mes tendons me démangent. Mon instinct me dicte la fuite, mais j'en ai trop vu qui, fuyant, se faisaient prendre, tuer dans le mouvement.

Je tente l'immobilité, je tente le calme. Mais tout mon corps aspire à l'évasion, à l'esquive. Je dois le maîtriser, lui imposer une loi que j'invente au fur et à mesure. Je dois être mon propre tyran.

Pour me donner du courage, je me répète ma devise « Mourir de mort naturelle », « Mourir de vieillesse ». Ah ! mériter son trépas, en venir à le souhaiter, faire l'expérience de la lassitude.

Bientôt, il faudra que je sorte, que je trouve à manger.

Bientôt, il faudra que je me trouve une compagne.

Je saurai la baiser comme il faut. Pas la peine de réfléchir. C'est inscrit. Mais c'est le piège : faire ce qu'on sait faire. C'est de cela que nous mourons, de la dictature de nos corps et de notre manque d'anticipation.

Je serai abstinent. Dès que le désir naîtra, je le réprimerai. Mourir de faim, est-ce une mort naturelle ? Mourir de solitude, de chagrin ?

Non.

Il doit y avoir une autre voie. J'ai du mal à me concentrer, à cause de la faim, à cause de l'urgence, à cause de mes membres tétanisés qui réclament l'action, la vitesse. C'est comme un ressort en moi, une force qui méconnaît mon être, méprise

ma volonté. Cette force est la même que celle qui change une tige en tronc, qui fait qu'un orage éclate, que les vagues se creusent et se brisent, que les volcans entrent en éruption, que les planètes circulent en orbite dans les cieux. Mon corps est si étroit pour elle, je me sens écartelé. Cette force va me disloquer si je tente de l'assujettir. Je tiens encore, mais un certain picotement sous ma peau m'informe que je n'en ai plus pour longtemps. Je vais céder, comme l'élastique, le lance-pierre, l'arc, fuser comme la balle, le plomb.

Le plomb qui jaillit de la carabine à l'instant où je jaillis de mon terrier. C'est beau cette rencontre. Une rencontre dans le temps, dans la perfection synchronique du hasard. Le chasseur ne l'a pas fait exprès. Il ne pouvait pas savoir que mes pattes me propulseraient hors de la terre à cette seconde. Il ne m'a pas vu. Il n'a pas visé, mais je gis, étonné, admiratif face à la beauté de l'imprévu, face à l'inéluctable. Je suis si jeune et je vais mourir. C'est impossible. Je portais en moi un si grand, un si bel avenir. Je n'ai pas pu hériter de cette conscience pour rien. Quelqu'un, quelque part, avait forcément une idée derrière la tête. Ou bien non.

Je suis si petit, je suis si mignon. Quel dommage. L'homme qui me ramasse me ressemble. Nous nous regardons. Son pouce est sur mon cœur qui bat encore. Il pleure. Il se cache. Il ne veut pas qu'on le voie. Sans doute n'est-il pas seul. J'entends une voix un peu plus loin. Une voix d'homme.

– Qu'est-ce que tu fous, merde? Tu t'es pas tiré dans le pied, au moins?

Rires pluriels et gras.

Un homme jeune, dont les genoux vacillent, tient dans la main droite un lapin de garenne. L'aube monte. Une vapeur nacrée mousse au sommet de la prairie. Un pouce sur le cœur de l'animal, il sent les pulsations très rapides qui emballent son propre rythme cardiaque. Il pleure. Il n'a jamais rien tué, ni personne. Mais le lapin n'est pas mort. Si le cœur bat, c'est qu'il vit. Ne pas le montrer aux autres. Le garder pour lui. S'en occuper. Le soigner.

Voilà les chiens.

Les chiens, il n'aime pas. Il en a toujours eu peur. Ils vont sentir le lapin. Ils sont dressés pour ça. Ils vont le trahir, et ensuite les grosses mains de Dumestre, crac, un quart de tour suffit. La tête pend, comme si elle se désintéressait du corps, dans une pose blasée qui donne à la mort des allures de sieste consentie, un sommeil sans rêves ni plaisir.

Le jeune homme ouvre sa gibecière, un mot ravissant, un objet pratique, simple, qui tient ses promesses – c'est Dumestre qui la lui a prêtée –, et il glisse le lapin frémissant sous le torchon qu'il a pris en quittant la maison. Il fait ça. Tout le temps.

Un genre de manie. Partir avec un torchon. Au restaurant, il lui arrive d'emporter la serviette de table. Le torchon sent l'orange ; il vient du panier à fruits. Les chiens, peut-être, en seront déroutés.

Il entend encore l'écho de la détonation dans l'air, comme si l'atmosphère refusait de digérer l'effraction. Pas de vent dans les arbres pour l'y fondre, pas de brise dans les herbes pour l'emporter. Quelque chose s'est immobilisé, s'est pétrifié.

– Tu réponds pas ? T'es blessé ou quoi ? T'es mort ?

Rires gras et pluriels à nouveau. Plus proches. Et vlan ! Une grande tape dans le dos qui manque de le faire basculer. Le jeune homme sourit.

– Pardon, dit-il.

– C'est bon, t'as réveillé personne. On dormait pas. Ha ! Ha !

Trois hommes l'entourent. Dumestre, barrique montée sur deux jambes raides, cou de taureau, tête large et plate, visage pourpre dans lequel les yeux affleurent, légèrement exorbités, semblables à deux escargots de Bourgogne. Farnèse, furtif, yeux clairs, ton sur ton avec le teint gris, d'une maigreur spectaculaire, une maigreur alcoolique. Peretti, hanches larges, poitrine creuse, jambes arquées, mâchoire inférieure qui se confond avec la gorge, regard intelligent et craintif à la fois, bouche de petit garçon fautif.

Trois hommes. Il est le quatrième. C'est une partie de chasse. Rigolade, bière, sang chaud, odeur de chiens, de cuir, d'acier, de bois.

Tristan lève une main vers son visage, inspire. Le parfum

d'orange du torchon s'est piégé dans sa paume. Il apaise son cœur emballé.

– Les chiens te font la fête, dis donc! C'est pas possible! Un succès pareil avec les clébards. T'es l'ami des animaux, toi, pas vrai?

Oui, pense Tristan, qui sent le cœur du lapin palpiter trop lentement, trop sourdement contre l'os de sa hanche.

Vis, ordonne-t-il silencieusement au lapin. Si tu vis, alors tout est possible. Ce qui est raté sera rattrapé.

Les trois chasseurs l'entourent. Farnèse lui donne un coup de poing amical dans l'épaule. Peretti lui assène une calotte légère sur l'arrière du crâne. Dumestre le dévisage.

– T'as vu quelque chose? Pourquoi t'as tiré?

– Le coup est parti tout seul, dit Tristan.

Les trois autres se marrent.

– Éjaculateur précoce? fait Dumestre.

Farnèse et Peretti rient de plus belle.

Tristan rit avec eux.

La chasse, c'est une idée d'Emma. Une bonne façon de s'intégrer, lui a-t-elle dit. On n'y arrivera jamais si tu ne t'intègres pas. Les hommes d'ici ont des habitudes, des joies que tu dois partager. Les femmes me rejeteront quoi que je fasse. Mais toi, tu as une chance. Tu peux y arriver. Fais-le pour nous deux. Fais-le pour moi. Je ne peux pas vivre seule. Même seule avec toi. Notre amour en mourra. Nous avons besoin des autres. Moi, j'ai besoin d'eux. Pour nous, pour que tu continues à m'aimer.

Tristan sait que s'il brandissait le lapin moribond à cet instant, il aurait gagné.

La chance du débutant, se moqueraient les trois autres, mais ils lui accorderaient le respect. Tristan s'intégrerait et Emma serait rassurée.

– À une autre époque, j'aurais pu aller à l'église le dimanche, dit-elle. Ça aurait suffi. Mais plus personne n'y va. Alors...

– Alors d'accord, je vais chasser avec eux.

– Tu vas voir, c'est rien, c'est facile.

– Facile de tuer un animal innocent ?

– Tu n'auras pas besoin de tuer. Tu les accompagnes, c'est tout. Tu les imites, tu parles comme eux. Tu ris à leurs blagues. Tu les félicites. Tu leur demandes des conseils. Ils te prendront sous leur aile.

UNE PARTIE DE CHASSE

– Ils me traiteront de pédé.

– Mais non. Ils ne savent même pas ce que c'est. Fais-moi confiance, mon amour. Vas-y. Redresse les épaules. Là. Fais ton regard viril.

Il fronce les sourcils.

Elle éclate de rire.

– Même toi, tu n'y crois pas.

– Mais si, j'y crois. Je te mangerais tout cru, tiens.

Elle l'embrasse. L'odeur qui monte d'entre ses seins, pointue et fade à la fois, enivre Tristan, le durcit, l'exalte.

– C'est bon, tu as gagné. Dimanche, j'irai.

– Pas à la messe, à la chasse. La chasse, dit-elle, ça existera toujours.

Emma est plus grande que lui. Plus lourde aussi. On dirait un chef indien, se dit-il parfois. Il adore son corps. C'est son pays. Le seul territoire où il se soit jamais senti chez lui. Il en est devenu le cartographe, l'expert.

– Qu'est-ce que tu fais? demande-t-elle.

– Je te regarde.

– Encore?

Il hoche la tête.

Tristan ne sort pas le lapin de la gibecière. Il attend que les chiens se calment, flairent une autre piste. Une poule faisane sort en s'ébrouant d'un taillis. Elle avance lentement, d'un air circonspect et stupide. Farnèse la vise, doigt tremblant sur la détente. Il tire.

– Putain, Farnèse, crie Dumestre, tu lui as bousillé la tête. Quel carnage!

L'oiseau court, décapité, sur un ou deux mètres, fontaine de sang sur pattes.

Tristan réprime une envie de vomir. Il glisse la main dans son sac. Caresse du bout des doigts le dos du lapin, sent une vibration infime sous la pulpe de son majeur. Ne meurs pas, pense-t-il.

Je ne meurs pas, répond le lapin muet. Je persiste. J'entame une vie nouvelle, un surplus. Je considère notre rencontre comme un miracle. Je ne sais pas comment tu t'y es pris, jeune homme gauche, ami des animaux, mais tu n'as touché aucun organe vital. La preuve, je pense. La preuve, je persiste. Je me concentre pour cicatriser le plus vite possible. Je te promets de ne pas perdre de sang. Je commande à mes veines de conserver leur intégrité. Le plomb n'a fait qu'effleurer mon museau. J'ai été assommé. Je ravale le filet de bave écarlate qui tache mes babines. Tu es la chance de ma vie. Je n'ai plus faim. Tu m'as

sorti de l'urgence. Me voici prélevé hors de mon destin. Jeune homme, tu es plein de bonté. Je t'adore.

Les chiens reniflent la dépouille du faisan. Ils grognent, ils jappent. Farnèse regarde la terre entre ses pieds. Il a honte. Tristan ne comprend pas pourquoi.

– C'était bien visé, quand même, risque-t-il.

– Il est marrant, le jeune, dit Dumestre. T'es marrant, répète-t-il à l'intention de Tristan. C'est de l'humour, hein? Moi, j'adore ça, l'humour, mais c'est pas facile. Faut pas croire que ça vient tout seul.

Tristan acquiesce. Il n'est pas certain d'avoir passé l'examen avec succès. Il est catalogué « rigolo ». Ce n'est pas ce qu'Emma avait en tête. Elle pensait Ulysse, elle pensait Jason, Achille, à la limite. De quel trophée ses bras seront-ils chargés lorsqu'il franchira le seuil de leur maison?

– On se boit un jus?

C'est Peretti qui régale. Il a emporté une bouteille Thermos. Les quatre utilisent le même gobelet. Le café est très fort et très sucré. Il a un arrière-goût de fer.

– Ça fait du bien, dit Tristan.

– C'est parce que c'est chaud, dit Peretti.

– C'est parce qu'on est là, dit Dumestre. Tout ce qu'on mange en forêt, tout ce qu'on boit en forêt est meilleur. C'est à cause de l'air. Surtout le matin, comme là. Les feuilles suent pendant la nuit. Quand tu respirez, l'air qui va dans tes poumons est pas le même. Il est chargé de la sueur des feuilles. Le café, pareil.

UNE PARTIE DE CHASSE

– Tout ça, c'est dans ta tête, dit Farnèse.

– T'es con, dit Dumestre.

– C'est toi qui es con.

Tristan se demande comment une dispute se termine quand on a un fusil chargé à la main.

– Tu es sûre qu’il faut que la femme soit découpée vivante avant d’être brûlée ?

– Oui. Pourquoi ? Ça ne te plaît pas ?

Tristan pose sur la table de la cuisine les pages chaudes qui sortent de l’imprimante. Emma le regarde, un air de défi dans les yeux.

– C’est comme ça, maintenant, explique-t-elle. Il faut tout dire. Aller au bout. Les gens sont anesthésiés. Il faut les choquer, les réveiller. On a tout vu, tout entendu. Blasé, tu connais ce mot ? Voilà ce que nous sommes. Blasés. Les génies les plus inventifs de nos jours, tu sais où ils sont ? Dans les prisons, dans les asiles psychiatriques. Ils ont tué des gens en série, selon des modèles mathématiques, des modèles philosophiques. Nous avons tellement œuvré pour prolonger nos vies, pour les améliorer, que le dernier refuge de la créativité se loge dans la destruction. L’art doit poser une bombe. Si tu ne poses pas une bombe, tu es mort.

Tristan ne trouve rien à répondre. Emma a toujours raison. Et lui, toujours il traîne, un peu en arrière, comme s’il ne voulait pas regarder les choses en face. Elle écrit des romans. Pourtant personne ne la connaît. Les journaux ne parlent pas d’elle. Nulle part sa photo n’est publiée. Au village, les gens pensent qu’elle fait du tricot, à cause des écharpes longues et

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achevé d'imprimer par CPI Firmin-Didot
à Mesnil-sur-L'Estrée (27)
Dépôt légal : août 2012. N° 998 (109561)
Imprimé en France

